

prédécesseur avait fait répandre », remplaça dans son séminaire les Oratoriens par des prêtres du diocèse « dévoués à la bulle », Habert par Collet, laissa tomber le catéchisme de Fitz-James que vint supplanter celui de Mgr Languet, imposa enfin aux ordinands, au jeune clergé, la signature du formulaire, mais le tout sans violence et sans interdits inutiles. « Le prélat ne va pas vite, disent les *Nouvelles*. Il sait que la cour compte trouver en lui un évêque pacifique et qu'on a promis pour lui qu'il le serait <sup>1</sup>. »

M. de Condorcet, oncle du philosophe de ce nom, aurait bien fait de s'inspirer de cet exemple à Auxerre, où la situation laissée par le janséniste Caylus était plus difficile encore que celle qu'avait créée à Soissons M. de Fitz-James. Mais il fut moins prudent et moins heureux. Formé, disent les *Nouvelles ecclésiastiques* <sup>2</sup>, aux fonctions de l'épiscopat par M. de Saléon, « l'un des prélats de France les plus contraires au jansénisme », il apparut dans le diocèse d'Auxerre « comme le sanglier dont parle le prophète », qui porte le ravage dans la vigne du Seigneur. Il se jeta tête baissée dans la lutte contre les Jansénistes, dont son prédécesseur, M. de Caylus, tout acquis au parti, avait peuplé le diocèse. Au lieu de désagréger l'armée ennemie, il voulut l'attaquer de front et procéda par souscriptions en masse du formulaire, excommunications du haut de la chaire et autres mesures violentes. Il se heurta à ses professeurs, au clergé, aux laïques eux-mêmes, et surtout aux terribles chanoines d'Auxerre <sup>3</sup>, qui lui rendirent la vie insupportable. N'y tenant plus, il dut échanger, en 1761, son évêché d'Auxerre contre celui de Lisieux.

Son successeur, Champion de Cicé, paraissait destiné à porter avec lui la paix sans sacrifier l'orthodoxie. Telle avait été sa mission durant ses trois années d'épiscopat dans le diocèse de Troyes, agité avant lui par le zèle militant de Poncet de la Rivière, adversaire déclaré des Jansénistes. On attendait de lui que, d'une main légère et caressante, il

1. « M. de Bourdeilles, disent les *Nouvelles*, transféré de l'évêché de Tulle à celui de Soissons, disait à son arrivée qu'il venait essayer les larmes que la perte de son prédécesseur avait fait répandre et que la conduite de M. de Fitz-James serait le modèle de la sienne. Les effets répondent mal à des promesses si consolantes. » *Nouvelles ecclésiastiques*, 1766, p. 69-70; 1772, p. 202.

2. 1771, p. 17; 1776, p. 180; 1781, p. 113, 120. « On convient néanmoins, disent les *Nouvelles ecclésiastiques* (1767, p. 121) que, dans son nouveau poste (Lisieux), il s'est abstenu de coups d'éclat. »

3. Christophe de Beaumont, à son arrivée à Paris, trouva à la tête du chapitre de la cathédrale, comme doyen, M. d'Harcourt. Il le ménagera et M. d'Harcourt ne tarda pas à donner sa démission. — L'abbé Lebeuf, natif et chanoine d'Auxerre, se signala par son jansénisme.

dénouât les difficultés à Auxerre, comme il l'avait fait à Troyes. Il dut cependant débiter par un coup d'audace. On avait tenu secrète la translation de Condorcet à Lisieux, pour éviter que le chapitre, toujours favorable aux Jansénistes, ne profitât de l'inter règne pour les favoriser. Tout à coup, Cicé arrive à Auxerre, accompagné de l'archidiacre de Sens qui avait le privilège d'installer les évêques de la province; il se présente au chapitre, et lui demande de le mettre immédiatement en possession de la cathédrale. On lui répond qu'il n'est point d'usage de précipiter ainsi une telle cérémonie, qu'il y a des formalités à remplir. Cicé réplique que toutes ses mesures sont prises, qu'il a fait prévenir les notaires, et qu'en cas de refus, il est décidé à passer outre. Le chapitre, comprenant l'inutilité de la résistance, se réunit après complies, fait la lecture des bulles, reçoit le serment du prélat dans le parvis de la cathédrale et lui en ouvre les portes à la lueur des flambeaux, au milieu de la foule attirée par la nouvelle de cette réception insolite et tardive.

Après la fermeté, la souplesse. Cicé ne tarda pas à conquérir son clergé à force de modération, d'affabilité et de grâce. Sa douceur fit plus que l'intransigeance de Condorcet. Une fable du temps mettait en garde le clergé d'Auxerre contre les manières insinuantes du nouveau prélat. Elle se terminait par ces vers :

Cecy s'adresse à vous, prêtres peu clairvoyants.  
De Condorcet l'humeur atrabilaire,  
Vous rendit circonspects, sages et clairvoyants;  
Mais de Cicé la douceur mensongère  
Vous charme, vous enchante et vous asservira.  
Ce que, dans sa fureur, le premier n'a pu faire,  
En vous flattant, le second le fera.

Les craintes du fabuliste n'étaient pas vaines. La volonté de Condorcet s'était brisée contre l'opposition ouverte de son chapitre, contre l'inertie invincible de ses curés. Cicé temporise, divise, s'insinue, profite de la mort de tel chanoine, de tel curé, de la collation des bénéfices, pour nommer des prêtres orthodoxes. Cette politique fut un désastre pour le jansénisme qui, au moment de la Révolution, avait à peu près disparu du diocèse. La déclaration du chapitre lui-même porte, en 1790, une ferme adhésion à la « foi catholique, apostolique et romaine <sup>1</sup> ». Un pareil résultat avait excité les

1. LEBEUF, *Histoire de l'Eglise d'Auxerre*, édit. Challe et Quentin, t. II, p. 325-375.

alarmes et les colères des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui eurent plus d'une fois l'occasion de tracer un portrait peu flatté de l'évêque d'Auxerre et de le présenter comme un renard triomphant par ses ruses là où avait échoué le lion<sup>1</sup>.

Dans la lutte ouverte, l'éducation donnée au jeune clergé dans les séminaires avait une importance capitale. En 1790, M. Asseline, dans une lettre pastorale du 25 janvier, avait dit de son prédécesseur sur le siège de Boulogne, M. de Partz de Pressy : « Formé de bonne heure à la pratique des vertus sacerdotales par des hommes vénérables, qui se dévouent généreusement à un genre de vie mortifiée et pénible à la nature, pour être les modèles et les maîtres de ceux qui sont appelés aux fonctions du saint ministère, il a toujours conservé les impressions salutaires qu'il avait reçues dans une maison sainte, et fait fructifier au centuple la semence précieuse qui lui avait été confiée<sup>2</sup>. » Un tel éloge de Saint-Sulpice irrite le journal janséniste. « Chacun sait, répond-il, si cette maison sainte a produit beaucoup de bons évêques, depuis que le cardinal de Fleury se fit une règle de les prendre parmi les élèves qu'elle avait formés. » Il signifie à Asseline qu'il dément, dès son début, les espérances qu'il avait fait concevoir, qu'il oublie que M. de Pressy avait eu recours contre ses prêtres à la mesure « odieuse des lettres de

1. « De tous les évêques de France, qui depuis les troubles de la bulle ont abusé de leur autorité et de leur crédit pour dominer leurs diocèses, il n'en est peut-être aucun, disait la gazette, en 1776, qui ait poussé les entreprises aussi loin que M. Champion de Cicé. Ce qui le caractérise singulièrement, c'est son adresse à couvrir les poursuites les plus oppressives et les plus criantes sous une apparence de modération et d'équité. Après avoir joué toute sorte de personnages, il a toujours fini par se présenter comme n'ayant eu aucune part aux scènes dont il avait été le principal acteur. Cette marche constamment suivie par M. de Cicé forme un chaos d'intrigues et de violences... En attaquant son clergé à visage découvert, M. de Condorcet se conduisait en lion fier de ses forces. On retrouve encore le lion dans M. de Cicé, mais employant toutes les ruses et toute la souplesse du renard. Il arrive à Auxerre dans la ferme résolution de suivre les errements de son prédécesseur immédiat, et il fait tout ce qui est en lui pour persuader qu'il vient dans des dispositions entièrement opposées. Bien éloigné de prendre M. de Caylus pour son modèle, il en parle avec estime et il en joue le personnage dans quelques actions d'éclat. Il se donne un air d'équité, de modération, de confiance même envers le chapitre de sa cathédrale ; mais il ne juge aucun de ses membres propre à être associé à ses grands vicaires, ni même à exercer le ministère de la parole et le pouvoir des clefs. Il proteste de son aversion pour le schisme, et il ne place que des sujets propres à le perpétuer dans le diocèse. » *Nouvelles ecclésiastiques*, 1771, p. 20 ; 1776, p. 179-180. Cependant le journal janséniste (1762, p. 129) avait regretté le départ de Cicé de Troyes : « Ce prélat, disait-il, annonçait des dispositions pacifiques. Mais à peine trois ans s'étaient écoulés, que M. de Cicé fut transféré à Auxerre et remplacé par M. de Barral. »

2. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1790, p. 61-62. M. de Machault, évêque d'Amiens, ayant dit que son saint prédécesseur, M. de La Moitte, avait gardé pour Saint-Sulpice « une tendre vénération », les *Nouvelles* protestent, 1775, p. 61-64.

cachet»...Même le goût de la philosophie moderne, dont Voltaire avait fait une secte fanatique, semblait s'être amorti<sup>1</sup>. A plus forte raison devaient se démoder les Jansénistes.

La défaite progressive du jansénisme n'était point faite pour le calmer. La perspective de la ruine irrémédiable de son parti, exaspère la gazette et rend ses attaques plus violentes.

Les évêques, on a pu le voir, ont été les grands artisans de sa ruine. Ce sont eux qui reçoivent les coups. La force de la vérité oblige cependant leurs adversaires à leur rendre le témoignage qu'ils sont amis de la paix. On n'a plus recours, sur la fin de l'ancien régime, aux mesures de rigueur, aux exécutions sommaires et retentissantes pratiquées dans d'autres temps. Le vent n'est plus à la persécution. Les évêques, par l'éducation des séminaires, en se montrant avarés de faveurs aux derniers tenants de Jansénius, en usant çà et là du formulaire, achèvent de rétablir l'unité d'esprit dans leur clergé. Le mot de paix est dans les paroles et dans les actes. Les prélats aiment à dire avec M. de La Ferronnays à son arrivée à Lisieux : « Nous vous la souhaitons, nous vous la donnons cette paix de toute l'effusion de notre cœur. » Ils aiment à prendre pour devise, comme M. de Puységur à Carcassonne : *Concordia et pax*<sup>2</sup>. L'âge calmait souvent ceux qui s'étaient montrés plus ou moins belliqueux dans leur jeunesse. M. de Montmorency, évêque d'Orléans, avait fait campagne au premier rang des Théatins. Transféré à Condom, à la suite de ses démêlés, et depuis évêque de Metz, grand aumônier, cardinal, il fut assez modéré pour que pendant trente ans, les *Nouvelles* n'aient point eu à s'occuper de lui<sup>3</sup>.

1. Duc de Lévis, *Souvenirs et portraits*, 1815, p. 98-105.

2. Cf. *Nouvelles ecclésiastiques* : pour M. de La Ferronnays, 1786, p. 67-68 ; pour M. de Puységur, 1778, p. 193, 194. A la mort de M. de Bezons, les grands vicaires du chapitre s'étant trop hâtés de faire du zèle dans une voie opposée à celle de l'évêque défunt, M. de Boyer, grand vicaire de Puységur, se hâta de dire, à son arrivée, que la devise du nouveau prélat était *Concordia et pax*. Les *Nouvelles* vantent ailleurs (1785, p. 89-90) les dispositions pacifiques du prélat, et mettent les excès de zèle sur le compte de ses grands vicaires. Le même journal, après avoir attaqué Malide, évêque de Montpellier, ajoute : « Toute la théologie de M. l'évêque se réduit à dire qu'il veut la paix et qu'il ne veut pas qu'on parle des matières contestées. » *Nouvelles*, 1786, p. 105-106. — Même jugement porté sur Durfort, évêque de Montpellier, puis archevêque de Besançon. *Nouvelles*, p. 127. — Le même journal attribue aux grands vicaires de l'évêque de Mende, Castellane, une grande partie des mesures prises.

3. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, années 1754, p. 48 ; 1757, p. 176 et suiv. ; 1758, p. 31, parlent de Montmorency. Au début, elles constatent avec douleur que Montmorency, en « versant dans le parti des constitutionnaires », avait trompé les espérances que « sa douceur, sa bonté avaient fait concevoir. »

Ces prélats ne veulent point la guerre ; on les voit même éviter de parler du jansénisme et des luttes qui ont marqué son histoire, par crainte de ranimer d'anciennes divisions, de rouvrir des plaies mal fermées. « Ne réveillons point, s'écriait l'évêque de Senz dans l'oraison funèbre de Louis XV, le souvenir dangereux des troubles dont l'Eglise de France paraît enfin délivrée pour jamais <sup>1</sup> ! »

Il y avait quelque mérite à maintenir ainsi désarmés des adversaires qui ne demandaient souvent qu'à partir en guerre. Bernis raconte l'anecdote suivante au sujet de Massillon. Le fameux prédicateur, « adoré dans son diocèse, en avait banni, dit-il, toutes les disputes de religion. Clermont était cependant un des berceaux du jansénisme ». Un jour qu'il montrait à un étranger son jardin de Beauregard, et que cet étranger se récriait sur la beauté et la richesse de la vue : « Venez, lui dit-il, dans cette allée, je vous montrerai quelque chose de plus singulier que tout cela. » L'allée était sombre ; l'étranger témoigna sa surprise en ne voyant rien de ce qu'on lui annonçait. « Comment, lui dit Massillon, vous n'apercevez pas ce Jésuite et ce père de l'Oratoire qui jouent à la boule ensemble ! Voilà à quoi je les ai réduits <sup>2</sup>. »

Massillon, malgré sa souplesse, n'aurait pas amené le rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques* à jouer à la boule avec un Jésuite. Jamais la hargneuse gazette ne déposa les armes, et il semble que son humeur acariâtre devient plus belliqueuse à mesure qu'elle voit diminuer le nombre de ses soldats. Elle répond à l'évêque de Senz <sup>3</sup> qu'il y a mensonge à présenter comme ancienne et finie une persécution qui dure encore à Paris. Les mots de « bullistes », de « constitutionnaires », lui servent d'épithètes pour marquer son profond mépris. Elle reçoit de tous les points de la France des informations passionnées, et nous voyons défiler dans ses colonnes, durant les vingt-cinq ans qui précèdent la Révolution, une partie de l'épiscopat français.

Les portraits ne sont pas flattés. A mesure que M. de Bonal étale davantage son « sulpicianisme », à Clermont, il irrite de

1. *Nouvelles*, 1774, p. 157-162.

2. *Mémoires de Bernis*, I, 76. Massillon, que nous avons vu condamner si nettement les appelants, blâmait cependant l'excès contraire. Il écrivait au cardinal de Bissy : « Il me semble que sur la bulle *Unigenitus* et sur la matière de la juridiction, votre Eminence fait beaucoup d'articles de foi qui pourraient trouver bien des mécréants parmi les théologiens les plus orthodoxes. » Cf. P. INGOLD, *L'Oratoire et le Jansénisme au temps de Massillon*, 1880, p. 15.

3. *Nouvelles*, 1774, p. 157-162.

plus en plus la gazette. Le futur archevêque de Paris, M. de Juigné, a paru aux *Nouvelles*, dès son arrivée à Châlons, « naturellement doux et modéré, rempli de zèle, dans ses visites pastorales, pour le salut des âmes ». Il ne tarde pas à se pervertir. En 1780, on nous le montre « aussi imbu de préventions qu'aucun autre évêque constitutionnaire », et faisant tous ses efforts pour soumettre son clergé à la bulle. Juigné retrouva à Paris l'hostilité des jansénistes qui n'épargnèrent pas les critiques à son pastoral. Mais le temps n'était plus aux querelles, et on ne devait pas revoir la sévérité intraitable de M. de Beaumont.

Ce qui afflige les *Nouvelles*, c'est que La Broue de Vareilles, évêque de Gap, ne marche pas sur les traces de son grand-oncle, « l'illustre évêque de Mirepoix ». N'a-t-il pas l'aveuglement d'imposer Collet dans son séminaire ? Les Doctrinaires, ainsi condamnés à enseigner Collet à Gap, ne sont pas plus heureux à Vence où Pisani de La Gaude leur impose la *théologie de Poitiers*. La Gaude a puisé ses principes « molinistes » à l'école de son oncle, dont il a été grand vicaire, Reboul de Lambert, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, qui lui a inspiré « toutes ses préventions, nous pouvons même dire son fanatisme ». On a vu La Gaude porter dans les chaires d'Aix « ses sermons à la sulpicienne ». Le Franc de Pompignan a le tort, aux yeux de la gazette, de trop restreindre les prérogatives des curés dans son nouveau catéchisme, et surtout d'y parler de « l'intégrité de la foi » d'un de ses prédécesseurs, M. de Saléon, ennemi déclaré du parti. Lui-même ne s'avise-t-il point, dans son instruction pastorale sur l'hérésie, de consacrer quarante pages au jansénisme, lequel n'existe pas. Aussi les *Nouvelles*, reprenant un mauvais calembour de Voisenon, disent-elles au sujet de l'*Avertissement* de l'assemblée de 1775, rédigé par l'ancien évêque du Puy, que c'est de « l'eau de puits ».

Nous ne pouvons nommer ici les prélats qui excitent la verve du rédacteur janséniste <sup>1</sup>. Citons parmi ceux qui sont

1. Voy. *Nouvelles ecclésiastiques* : pour M. de Bonal, 1777, p. 101-103; 1778, p. 101-104 ; pour Juigné, 1772, p. 153 ; 1780 ; p. 183-188 ; 1787, p. 156, 200 ; pour Broue de Vareilles, 1786, p. 79-80 ; pour Pisani de la Gaude, 1786, p. 80 pour Le Franc de Pompignan, 1766, p. 169 et suiv. ; 1776, p. 150 ; 1782, p. 199-200 ; 1787, p. 205-208. Nous voyons encore attaquer par les *Nouvelles*, Lubersac, évêque de Chartres, 1780, p. 159-160 ; 1784, p. 25-28 ; M. de Balore, successeur du janséniste Beateville à Alais, accusé d'être hostile au catéchisme de son prédécesseur, 1778, p. 125-128 ; 1780, p. 129-130. M. de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen, est défavorable aux Jansénistes et permet la théologie moliniste de Rouen. *Ibid.*, 1765, p. 83 ; 1782, p. 24 ; 1785, p. 161. M. de La Rochefoucauld, évêque de Saintes, est

attaqués avec le plus de persévérance et de passion : M. de Fumel, évêque de Lodève, à qui on reproche son amour des Jésuites, ses préventions contre le bréviaire de Paris, ses mandements sur le Sacré-Cœur; M. de Sainte-Aulaire, évêque de Poitiers, dont l'humeur militante occupe en longues colonnes la polémique des *Nouvelles*; M. de Grimaldi, évêque du Mans, plus soucieux de l'orthodoxie que de la vertu; M. de Barral, évêque de Troyes, accusé de faire enseigner Collet, de vouloir substituer au catéchisme du diocèse celui du cardinal de Luynes, archevêque de Sens, de donner des missions et des repas<sup>1</sup>.

Si de ces prélats vivants, en 1789, nous voulions remonter quelques années en arrière, il serait facile de reconnaître aux

accusé de faire de son diocèse un repaire de Jésuites, 1787, p. 141-144; 1790, p. 65. — M. de Cugnac, évêque de Lectoure, a accepté la dédicace d'une thèse moliniste. *Ibid.*, 1886, p. 67. — M. Moreau, évêque de Mâcon, a assisté à l'assemblée du clergé de 1765 dont il fait souscrire les Actes par son clergé. « Comme bien des prélats, il ne paraît faire consister l'incrédulité que dans l'opposition à la bulle. » *Ibid.*, 1767, p. 42-43. — Hachette des Portes, évêque de Glandève, a le grand tort d'avoir été grand vicaire de Beaumont, et d'avoir même gouverné le diocèse de Paris pendant un exil de l'archevêque. Ne s'avise-t-il point de publier, en 1788, un mandement sur la dévotion au Sacré-Cœur de Marie. *Ibid.*, 1764, p. 130; 1789, p. 45-46. — M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons, se permet de mettre entre les mains de son clergé le rituel moliniste de son prédécesseur, M. de Juigné. *Ibid.*, 1787, p. 68. — Malide paraît bien tiède pour occuper le siège de Montpellier que l'immortel Colbert avait gouverné pendant quarante-deux ans avec tant de sagesse, d'application et de fruit. » *Ibid.*, 1783, p. 142; 1786, p. 105-106. — Machault, évêque d'Amiens, est ami des Jésuites, plongé dans les missions et digne successeur de M. de La Motte. *Ibid.*, 1771, p. 13-15; 1775, p. 61-64, 195. En 1774, M. de La Luzerne, évêque de Langres, ayant parlé, dans son oraison funèbre de Louis XV, « de la secte souple et audacieuse », s'attira une vive réponse, la *Lettre à M. de La Luzerne* par Joseph Massillon, neveu du grand prédicateur; — M. de Cluny, évêque de Riez, est présenté comme avare; — M. des Nos, évêque de Verdun, comme autoritaire et peu aimé de son clergé. Il a d'ailleurs le tort d'être ami des Jésuites. *Ibid.*, 1772, p. 13; 1776, p. 178. — M. de Beauvais, ancien évêque de Senz, et M. de Bausset, sont attaqués pour avoir donné les mains à l'union projetée des sièges de Senz et de Digne (*Ibid.*, 1779, p. 113); — Dillon, archevêque de Narbonne, pour avoir pesé sur les délibérations de la congrégation de l'Oratoire (*Ibid.*, 1779, p. 189-192); — M. de Plan des Augiers, évêque de Die, pour un mandement, dont cependant quelques pages sont jugées dignes d'éloge (*Ibid.*, 1761, p. 38); — M. de Prunières, évêque de Grasse, pour avoir essayé d'écarter les Oratoriens de son collège (*Ibid.*, 1764, p. 34). Tous les évêques que nous venons d'énumérer, sauf M. de Beauvais, étaient titulaires en 1789.

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1762, p. 129; 1763, p. 140; 1764, p. 174; 1774, p. 186, 205, 206; 1775, p. 8; 1776, p. 10-12; 1779, p. 126; 1784, p. 120; 1785, p. 54-56. Ailleurs les *Nouvelles* (1774, p. 205; 1775, p. 198) parlent néanmoins d'un « prélat aussi ami de la paix que M. de Barral », de « l'esprit de schisme qui fermente dans le diocèse de Troyes, malgré les dispositions pacifiques de M. l'évêque, et qui est entretenu par le propre neveu du prélat ». Ce neveu est l'abbé de Barral, « jeune ecclésiastique partisan outré des Jésuites, ardent constitutionnaire et imbu de toutes les maximes qu'on enseigne à Saint-Sulpice. Il ne fut pas plutôt grand vicaire qu'il travailla à rallumer le schisme qui semblait assoupi dans la plupart des ecclésiastiques. » *Nouvelles*, 1774, p. 206. — L'abbé de Barral, arrivé à Troyes en 1771, fut donné pour coadjuteur à son oncle en 1788.

coups portés par les *Nouvelles ecclésiastiques*, ceux qui se montrèrent particulièrement hostiles au jansénisme. Sans parler ici de M. de Beaumont, M. de Charancy, évêque de Saint-Papoul et puis de Montpellier; son successeur à Montpellier, M. de Villeneuve; son successeur à Saint-Papoul, M. de Langle; le cardinal de Gesvres, évêque de Beauvais; le cardinal de Luynes, archevêque de Sens; M. de Charleval, évêque d'Agde; M. de Termont, évêque de Blois; M. de Fontanges, évêque de Lavaur; M. d'Agay, évêque de Perpignan; M. de Brancas, archevêque d'Aix, et bien d'autres excitent l'indignation et la verve du rédacteur janséniste. En 1780, il ne peut rencontrer sous sa plume le nom de M. Languet<sup>1</sup>, archevêque de Sens, membre de l'Académie française, fameux dans les annales du jansénisme, sans décharger sa bile, bien qu'il fût mort depuis trente ans. Le prélat qui, aux approches de la Révolution, paraît avoir le plus occupé la gazette, au point d'obtenir un portrait en pied, mais peu flatté, c'est M. de Lévis-Léran, évêque de Pamiers. Le diocèse de Pamiers, qui dans l'espace d'un siècle, avait compté deux pontifes chers au jansénisme, Caulet et Verthamon, devait attirer particulièrement l'attention des *Nouvelles*. Ce fut pour le malheur de M. de Lévis-Léran<sup>2</sup>, qu'elles ont voulu desservir par des attaques répétées auprès des contemporains et de la postérité<sup>3</sup>.

1. « M. de Languet était d'une hauteur et d'une vanité singulières. On aurait dit qu'il croyait porter l'Eglise sur son dos. Il était dur, violent, brutal; il s'applaudissait de tous les maux qu'il faisait à son diocèse; il le traitait en pays ennemi, et le gouvernait bien plutôt en tyran qu'en père. » *Nouvelles ecclésiastiques*, 1780, p. 24.

2. Caulet fut évêque de Pamiers de 1645 à 1680, Verthamon de 1693 à 1735; puis vint La Motte-Fénélon jusqu'en 1741, auquel succéda Lévis-Léran de 1741 à 1786.

3. « Qu'est devenu, disent les *Nouvelles*, l'heureux temps du célèbre Caulet, qui a gouverné ce diocèse dans le dernier siècle avec tant d'édification pendant trente-six ans, et dont la mémoire a été jusqu'à nos jours si universellement en bénédiction dans ce diocèse, qu'il n'y a pas encore trente ans on couvrait sa tombe de fleurs, toutes les fêtes et dimanches? Qu'est devenu le temps de M. de Verthamon, évêque si recommandable à tous égards, qui a gouverné ce diocèse pendant quarante-deux ans?» Lévis-Léran eut un grand tort, ce fut de succéder à ces prélats et de durer plus qu'eux. Ne s'avisa-t-il pas de régner pendant un demi-siècle et de résider constamment dans son diocèse! La résidence, qui serait une vertu chez un autre, est en M. de Lévis une calamité pour son troupeau, tant il gouverne mal au gré du journal janséniste. A l'en croire, M. de Lévis ne dit presque jamais la messe, ne vient presque jamais à sa cathédrale, et, quand il y vient, « c'est pour troubler l'office divin ou par l'appareil fastueux de son cortège ou par des sarcasmes indécentes contre son archiprêtre. » Fier de sa noblesse, il s'imagine que tout lui est permis. « Un homme comme moi », voilà son refrain ordinaire. Un jour qu'il était sorti de son palais en carrosse « attelé de six chevaux superbes », il rencontra le Saint Sacrement que « le chapitre en corps venait de porter à son bedeau malade ». Loïn de s'arrêter, de mettre un genou en terre, ou de suivre la procession,